

une humanité.

Ce transfert massif de l'ameusement-

aux caprices de l'opinion. L'Etat de

BERNARD-HENRI LEVY: «VERGÈS DISTILLE DES POISONS TERRIBLES»

Q. — Vous ne partagez donc pas l'inquiétude des adversaires du procès?

A. F. — «Ce qui m'inquiète, ce n'est pas que Barbie soit jugé, c'est la mise en scène, la mise en spectacle, la médiatisation effrénée de cet acte judiciaire. Ce qui m'inquiète — mais qu'y faire? — c'est de voir le procès Barbie emporté dans le flot de l'uniformité journalistique, et confondu au sein d'une même actualité éphémère avec le Festival de Cannes; c'est de voir aussi le souci du sensationnel et l'obsession du scoop prendre le pas sur la volonté de vérité. Ceux-là même qui aujourd'hui parlent tant de mémoire oublient ainsi que le procès du siècle a déjà eu lieu à Nuremberg en 1945, et que le procès Barbie n'est que le dernier d'une longue série de procès successifs. Ils entretiennent également un suspense artificiel en disant que ce procès permettra de faire enfin la lumière sur une période honteuse et refoulée de notre histoire. Comme l'a écrit René Rémond: «On ne saurait trop s'élever contre l'idée que les années 1940-1944 auraient fait depuis quarante ans l'objet d'un tabou particulier. Au contraire, il n'est guère de période qui ait été aussi tôt et aussi complètement étudiée.»

Bernard-Henri Lévy sera ce soir, à 20 h, au Centre Rachi, boulevard de Port-Royal, pour une grande conférence qui doit clôturer l'année universitaire. Son thème: «Barbie, Bardèche, Vergès, Le Pen et quelques autres: le retour des fantômes.» Etant donné le climat actuel, on peut imaginer qu'il y aura foule pour l'écouter. Il a choisi le *Quotidien de Paris* pour annoncer quelques-uns des thèmes de son intervention.

LE QUOTIDIEN. — Pourquoi «Barbie, Bardèche, Vergès, Le Pen»? Qu'ont-ils de commun?

Bernard-Henri LEVY. — Ensemble, ils font un climat. Une atmosphère assez nauséabonde. Avec, en toile de fond, la banalisation de quelques thèmes que je n'arrive pas, moi, à trouver vraiment acceptable. Je suis, bien sûr, pour la liberté d'expression la plus totale. Je ne suis pas choqué que l'on donne la parole à Le Pen ou à Vergès. Mais ce que je trouve incroyable c'est que tout le monde fasse comme si les idées qu'ils

expriment étaient des idées normales, banales, ordinaires...

Q. — En quoi ne le sont-elles pas?

B.-H. L. — Le racisme, chacun le sent bien, n'est pas une idée comme une autre. L'antisémitisme, de la même manière, n'est pas une idée comme une autre. Si on l'oublie, si on lève l'interdit qui pesait jusqu'à présent sur ces idées, on va à la catastrophe.

Q. — En quoi Jacques Vergès participe-t-il de ce climat que vous dénoncez?

B.-H. L. — Lisez ce qu'il dit à Jean-Pierre Chabrol dans VSD de cette semaine. Chabrol l'interroge sur le nazisme. Lui, très tranquillement, déclare: «C'était une réponse normale à une situation économique et sociale donnée.»

Q. — Vergès n'est tout de même pas nazi!

B.-H. L. — Non, certes. Mais ce n'est pas un hasard s'il défend Barbie. C'est lui-même qui le dit: il n'aurait pas défendu Bokassa. Il n'aurait pas défendu Amin Dada. S'il défend Barbie, c'est parce qu'il entend faire de ce procès une tribune lui permettant d'attaquer la démocratie.

Q. — Vous trouvez choquant de défendre un ancien nazi?

B.-H. L. — Si Vergès le faisait en avocat, rien à dire. Mais il le fait en militant. Il distille des poisons terribles. Et cela, j'y insiste, hors du prétoire.

Q. — Vous suivez vous-même ce procès Barbie?

B.-H. L. — Oui. Je le fais pour un certain nombre de journaux. Ce procès me semble, en soi, aussi riche d'enseignements que le procès d'Eichmann à Jérusalem il y a vingt-cinq ans. Importance du travail de la mémoire. Importance de l'Histoire. Nécessité de résister aux «révisions» auxquelles quel qu'un comme Vergès participe tout à fait.

Q. — De quelle façon?

B.-H. L. — En essayant, par exemple, de relativiser la gravité de l'holocauste. Ce sera le cœur de la plaidoirie de Vergès: nous dire que les crimes de Barbie ne sont pas plus graves que ceux de l'armée française en Algérie.

Q. — Alors que vous...?

B.-H. L. — Alors que moi, je pense qu'il y a une différence de nature entre les uns et les autres.

Q. — Laquelle?

B.-H. L. — Dans une guerre, quelle qu'elle soit, on tue les hommes pour l'humanité, on les tue pour ce qu'ils sont.

Q. — Ce n'était pas le cas en Algérie?

B.-H. L. — En Algérie, les crimes de l'armée française étaient horribles. Ils étaient inexcusables. Mais enfin, quand on exécutait un homme du FLN, on s'en prenait à un homme en armes, lui-même membre d'une armée, qui avait les moyens de se défendre, voire (la suite l'a prouvé!) de triompher. Rien à voir avec les enfants d'Izieu. Rien à voir avec la rafle de la rue Sainte-Catherine. Rien à voir avec ces six millions de cadavres partis en cendre et en fumée et qui font une hécatombe absolument unique dans l'Histoire.

Propos recueillis par Hervé LAUMONT